

SUR LE SEUIL : RENCONTRE AVEC RENÉ CHAR

Tout a commencé en 1977. Je cherchais un sujet de maîtrise en poésie contemporaine, dont je ne connaissais rien. Errant au hasard dans de bonnes librairies disparues depuis – La Hune, Le Divan, Autrement Dit... –, je fus séduite par Char, dont je trouvais l'œuvre très belle, tout en n'y comprenant rien, mais qui justement pour cette raison m'attirait. Près de cinquante ans plus tard, bien des choses me demeurent obscures, mais je suis entrée dans l'univers de ce poète, devenu familier. Je choisis de travailler sur le rapport du texte et de l'image dans *La Nuit talismanique*, parue en 1972 chez Skira, dans la belle collection des Sentiers de la Création.

Quand j'allai voir Char en 1978, je séjournais chez des religieuses dans la Drôme, ce que je devais absolument cacher à l'anticlérical Char. De La Clarté Notre-Dame – plus tard célébrée par Jaccottet – je pris le car pour aller à Avignon, et de là un taxi pour me rendre aux Busclats. Je me souviens que dans sa grande générosité, alors que nous étions dans son bureau, à un moment Char s'était dirigé vers la bibliothèque – sans doute là où il rangeait son argent – et il s'était tout d'un coup retourné avec une liasse de billets pour me dédommager du taxi. Le soir il m'offrit l'hôtel et le repas.

Je portais un jeans en velours et un pull marin, et j'étais toute tremblante à l'idée de rencontrer le grand homme, qui

avait eu la bonne idée de m'offrir un whisky pour me remettre de mes émotions, et ce fut efficace.

Alors que j'évoquais tout d'abord ma découverte de sa poésie, il se mit à parler :

« Je n'écris pas pour la foule, mais pour tel être, tel être, tel être. Je suis toujours heureux si mon témoignage peut parler à tel ou tel.

La poésie n'est pas pour les masses. On n'a jamais pensé que la théorie d'Einstein puisse être comprise par tous. La poésie, c'est comme la pensée d'Einstein. Elle dit pourtant les choses les plus simples et cependant...

Si on n'entend pas la poésie, c'est parce que telle partie de son être est fermée. Ma poésie n'est pas "compliquée", elle est vraie.

Était-il "compliqué" celui qui a écrit "Amie" sur une pierre au berceau de la source ? "Amie", et non pas "Eau potable", comme on dit maintenant ? »

Il me montre la pierre, sur sa cheminée. Me raconte son histoire. Évoque Pancrace Nouguier, l'armurier du *Soleil des eaux*. C'est lui qui lui avait parlé de cette pierre, quand il était enfant. René Char ne l'a découvert que bien plus tard.

Sur la cheminée, beaucoup de pierres enluminées. À la place d'honneur, une reproduction de « Madeleine à la veilleuse » de La Tour, la belle photo de Braque peignant, devant son tableau d'oiseau (dédiacée).

Mon hôte va passer de « Mademoiselle » à « Mademoiselle Dupouy », puis « Christine Dupouy », et enfin « Christine ».

Type immense, puissant. « Un bûcheron », dit-il de lui-même. Très peu de cheveux gris. Mains à la fois fortes et fines (élançées). Ongles coupés très ras – rongés ? Il tient ses mains serrées, jointes, contre lui. Je remarquerai plus tard qu'elles sont tachées comme celles des vieillards, sans doute légèrement déformées par les rhumatismes. Il est assis. Impression de jeunesse : visage très jeune, coloré, hâlé. Yeux étranges, mais ternes, comme s'il ne voyait pas très clair – comme les yeux d'une personne atteinte de cataracte, mais il

ne met pas de lunettes pour voir de près. Ce n'est que quand il se lèvera pour me raccompagner que je pourrai constater qu'il s'est tassé, voûté. Comme sur les photos, tête presque toujours légèrement de biais – infirmité ? Semble avoir une difficulté à marcher.

Char me parlera ensuite longuement de *La Nuit talismanique* – ce pour quoi j'étais venue – sa crise morale – dépression – et l'aspect technique de ce *Carnet d'insomnies* : planchettes, cire, galets, encres de Chine... Insomnies (chagrins...). Refuse de prendre des somnifères, et angoisses des cauchemars – formule ambiguë : a-t-il peur de dormir parce qu'il va faire des cauchemars, et préfère-t-il à cela la tout aussi redoutable insomnie ? Et puis que faire pendant ces nuits blanches ?

Char prend un soir deux flacons d'encre de Chine, c'est le début de l'aventure de la Nuit talismanique. Achète d'autres encres, privilégie le noir et le rouge, ce qui dit la nuit et la sortie de la nuit. Me parlera plus tard de son « optimisme tragique » : on va d'éclair en éclair, on garde le souvenir des éclairs passés.

Se veut amateur. Refuse d'être peintre. Me montrant une de ses œuvres : « C'était la fin. Je tendais vers l'art. » « Ces œuvres correspondent au besoin d'un moment. »

Toujours grand souci de la figuration. Ça veut *toujours* dire quelque chose. Regardant par exemple « Le bouvier des morts dans sa galaxie », il me montre le bouvier, son bâton... Le « serpent dans son sommeil » est dans un nid de roseaux. Comme dans « Le vipéreau » (*Pl*, 368), le poète prend la défense du serpent, car il « aime ceux qui ne sont pas aimés ». Dans la couronne du serpent, il y a les signes du zodiaque. Char est attaché, comme son ami Brauner, à la dimension ésotérique. Il me dira plus tard : « Mon chiffre, c'est le huit. Très important. »

Il me raconte l'élaboration du superbe « Soleil safrané » : Char a réussi à obtenir la couleur du soleil en posant à l'envers du carton, pendant quatre jours, un pot de fleurs. La terre est apparue à travers le soleil.

A commencé par me parler des matériaux : « C'est important, l'aspect matériel. C'est premier. On crée à partir de matière, avec de la matière. » Dans la quatrième de couverture de *La Nuit talismanique*, il évoque ses « précaires outils » (*Pl*, 1383) : cartons de GLM, écorces de bouleau de Saint Clair sur Epte (localité liée à Yvonne Zervos), cire, encres.

« Dionysies » : danse. La femme léopard : l'homme à l'étoile danse autour d'elle. « Poséidon » : il ne s'agit pas moins que d'une poterie du III^e siècle après J-C.

Des vers lui viennent, quelques textes anciens, mais aussi beaucoup de débuts de textes à venir, qui seront repris dans *La Parole en archipel*, comme « L'inoffensif » ou « Nous tombons ».

Les œuvres plastiques sont toujours d'une extrême finesse, si petites dans les grandes mains de Char. Format rectangulaire, parfois encadré de cire. Tout autour le bois hérité de Hugo, par l'intermédiaire de Valentine Hugo ; au centre de l'écorce ou du papier. Dis qu'on pourrait y voir une certaine préciosité.

Aime fondamentalement le soleil. La nuit n'a que la positivité de l'épreuve – méditation. Cependant, s'exprime comme dans « Justesse de Georges de La Tour » :

L'unique condition pour ne pas battre en interminable retraite était d'entrer dans le cercle de la bougie, de s'y tenir, en ne cédant pas à la tentation de remplacer les ténèbres par le jour et leur éclair nourri par un terme inconstant.

[...] C'est le jour, l'exemplaire fontainier de nos maux. Georges de La Tour ne s'y est pas trompé. (*Pl*, 455)

Sa compagne, Anne, qu'il me présente comme sa fille, fait sa thèse sur Georges de La Tour. Me parle beaucoup d'Anne.

« Frontispice » : Char a voulu placer le livre sous l'auspice du rêve. Il évoque les rêves extraordinaires de sa mère au caractère difficile, qu'elle ne comprenait pas, mais qui seuls permettaient la réconciliation. Elle avait toujours auprès d'elle

La Clef des songes (vous rêvez d'un lapin bleu : vous verrez le facteur demain).

Braque : « un peintre, et plus que cela. »

Reste songeur devant le portrait de Braque sur son lit de mort par Giacometti, qui devait mourir six mois après...

Picasso : entre le peintre de Lascaux et lui, il n'y a pas de différence. Le temps est aboli. « Sortir de l'Histoire se peut. »

Parle de Giacometti et de ses gravures pour *Retour Amont*. Il a recouru à un procédé spécial (pointe enveloppée de daim, que l'on promène sur la plaque), ce qui donne l'impression d'une craie sur un tableau noir.

Conditions de création du livre : René Char avait donné un certain nombre d'œuvres à Yvonne Zervos. Celle-ci les montre à Skira, qui pense à en faire un livre.

Comme je suis sévrienne, il évoque l'ancienne directrice de cette École, Marie-Jeanne Durry, qu'il n'aimait guère. À celle-ci qui lui demandait des renseignements sur Éluard, « que vous avez si bien connu : je dois faire un cours en Sorbonne et je n'y comprends rien... » Et Char de rétorquer : « Il ne s'agit pas de comprendre, il faut aimer. » « C'était un vrai tyran, quelqu'un qui ne savait pas distinguer une hirondelle d'une fauvette. »

Ne cesse de me parler de la liberté, de l'indépendance. Pancrace Nouguier (ancien communiste) lui disait : « Ce qu'il faut, petit (et il cherchait ses mots), c'est se REBELLER. »

Être poète, c'est être libre – indépendant à l'égard de tout pouvoir, de toute idéologie ... Vous savez, Mademoiselle Dupouy, être poète, c'est difficile. Si je n'avais pas eu la poésie, je serais devenu brigand. J'étais très doué pour ça.

Me parle aussi beaucoup des plantes (je lui en parle). Savoir le nom des plantes.

Respecter la langue.

Il aime la montagne. Le ski.

Regarder. Il faut beaucoup regarder.

Je lui montre mes poèmes. Il aime. Je ne comprends pas très bien ce qu'il me dit, comme cela me touche de près j'oublie.

Mais surtout : « Il ne s'agit pas de porter un jugement. Je dirai ce qu'on disait aux compagnons (et il fait le geste de la main) : Va. Il faut continuer. Ne pas s'arrêter. »

Parle de Racine, Mallarmé (« *Hérodiade* : on ne sait plus ce qui est de Mallarmé, ce qui est de Racine. »)

Rit de l'image que je m'étais faite de lui (Jupiter tonnant) : « Souvent les gens me disent : “Je me demande comment était Rimbaud”. Eh bien Rimbaud, si vous l'aviez rencontré, il aurait mis de l'encre rouge dans votre pastis ! C'est tout ! »

Parle de Bernanos, catholique, d'extrême droite, mais un homme libre, « révolté ».

Camus, Heidegger... autres incompris, comme Braque.

Parle encore de Jaccottet, qu'il n'aimait guère – c'était réciproque – pour une fois avec bienveillance : « cet homme si modeste, si tenace. »

Avoir le courage d'être poète. « Ils refusent même le nom ! C'est un beau nom, pourtant. C'est pour ça que dans *Partage formel*, j'ai tant parlé de “POÉSIE”. » (Petit coup de griffe au passage à Ponge...)

Nous avons une conversation à bâtons rompus : « C'est ça, les dieux ! », dit-il. Je comprends alors un peu mieux cette

notion de « dieux » qui m'est si obscure. Les dieux, c'est la discontinuité, la liberté. « Les dieux, c'est nous-mêmes. »

Comme un leitmotiv encore, son exécration (toute nietzschéenne) du christianisme. Il ne se veut pas athée : demeure le mystère de la Création. Il croit au merveilleux, mais refuse une religion de la servilité. À propos du pape s'agenouillant devant les ravisseurs d'Aldo Moro : « Ce n'est pas chrétien, ça ! Leur Christ était un violent ! » (Il veut dire : un homme debout.)

Pour lui finalement, la religion chrétienne correspond à un appauvrissement du mystère du monde. C'est aussi la morale, que détestait tellement Nietzsche. Se veut l'héritier des Présocratiques, Eschyle, Homère, Sophocle...

Parle de sa mort, de son corps qui se dégrade. Mais esprit toujours jeune (lieu commun oh combien vrai ici).

Aime bien Mounin. Déteste les critiques (Blanchot et Cie), la linguistique...

Pas enfermé dans son discours. M'invite à parler, heureux que je parle...

« On est toujours le fils de quelqu'un » (les grands ascendants). Incroyable orgueil, suffisance, des gens (il dit : « les *gensses* ») de la génération de cinquante ans, qui ne se connaissent aucun Maître.

Sa pensée est fondamentalement dialectique (au sens héraclitéen). Il déteste bien évidemment Hegel et son culte de l'Histoire.

C'est un homme de la montagne. Comme on le comprend ici ; entre Avignon et L'Isle, tout est pourri. Le paysage est gangrené, devenu banlieue. Heureusement derrière s'élèvent les monts du Vaucluse, sauvages, désertiques.

Un loup...

Aime la région du Ventoux, les Dentelles de Montmirail...

Fasciné par les *mains* d'Yvonne Zervos peintes par Picasso. Il a peint sur ses mains un gant noir, un gant blanc : déjà le jour et la nuit (voir le titre des aphorismes de Braque).

« La nuit talismanique » (l'œuvre plastique) : le veilleur aux yeux ouverts. Le gypse lui fait penser à la Victoire de Samothrace.

La chouette : tous les oiseaux sont fascinés par elle. Sur la cheminée de Char figure une chouette. Lui fait face un appelant. La chouette ne blesse aucun passereau, elle est suivie dans le ciel par des cohortes de petits oiseaux. Déployant sa grande carcasse, il mime cet oiseau, avec les bras fait les ailes...

Très hostile au monde moderne, à la technique, comme Heidegger, qui entraîne la mort de la poésie.

Encore le serpent : « On lui reproche tant de choses à ce pauvre serpent. Mais l'homme fait bien pire ! » Le serpent lui aussi dort les yeux ouverts. Thème des yeux ouverts dans *La Nuit talismanique*, initié par Hypnos aux yeux ouverts veillant sur le monde endormi.

Hanté par le souvenir de Pétrarque, *l'autre* poète de la Fontaine de Vaucluse. Mentionne un olivier énorme situé derrière la Fontaine et qui était déjà là du temps de Pétrarque et de Laure.

N'a pas oublié l'affaire des Fusées du plateau d'Albion. On lui ouvre même encore de temps en temps son courrier.

Dignité de son chien : pas hostile, mais ne vient pas quémander de caresses.

N'aime pas les arts « mécaniques » (cinéma, photo). Besoin d'une grande simplicité de moyens, d'un contact direct avec la matière.

Me raconte l'histoire de la photo de « Madeleine à la veilleuse » qu'il a sur sa cheminée : elle lui a été donnée par treize jeunes filles de la classe de rhétorique du lycée La Fontaine, qui un jour ont débarqué chez lui, à son domicile parisien, et ont applaudi quand il a ouvert la porte. Lui, horriblement gêné : « Mais Gary Cooper n'habite pas ici ! » « C'est René

Char que nous voulons voir ! » Tout le monde s'est assis par terre. Elles sont restées une heure...

Me montre ce qu'il a écrit le matin même : « Joie d'être au cœur des choses, / Douleur d'être au cœur des choses. ». Il me dit : « Vous auriez pu l'écrire. » « Joie avant, puis douleur, quand on y est, et qu'on voudrait la joie. »

Et cela se termine par une leçon de vie pour la toute jeune fille que j'étais : « Sans amour, il n'y a rien. C'est important l'amour. Les gens ne savent plus aimer. »

Au moment de partir, il m'offre une plaquette minuscule, si petite que je l'ai perdue, avec la dédicace suivante : « Pour Christine Dupouy, dans l'amitié du seuil. » Il eut ensuite de graves problèmes de santé, dont m'avertit Anne Reinbold, et notre relation s'interrompit. Lorsque je publiai mon livre sur son œuvre aux éditions Belfond, en 1987 (date de son quatre-vingtième anniversaire) – je lui avais auparavant adressé ma maîtrise puis ma thèse, sans retour –, on me rapporta qu'il avait été saisi d'une terrible colère. Il n'aimait pas les universitaires...

*(Fontaine de Vaucluse, 24 avril 1978
Paris, octobre 2023)*